

ENCYCLOPÉDIE DES
CÉVENNES



ALMANACH CÉVENOL

une cité médiévale

le
Dugas
à
Saint-
Ambroix

une ville noble, une ville

de

de

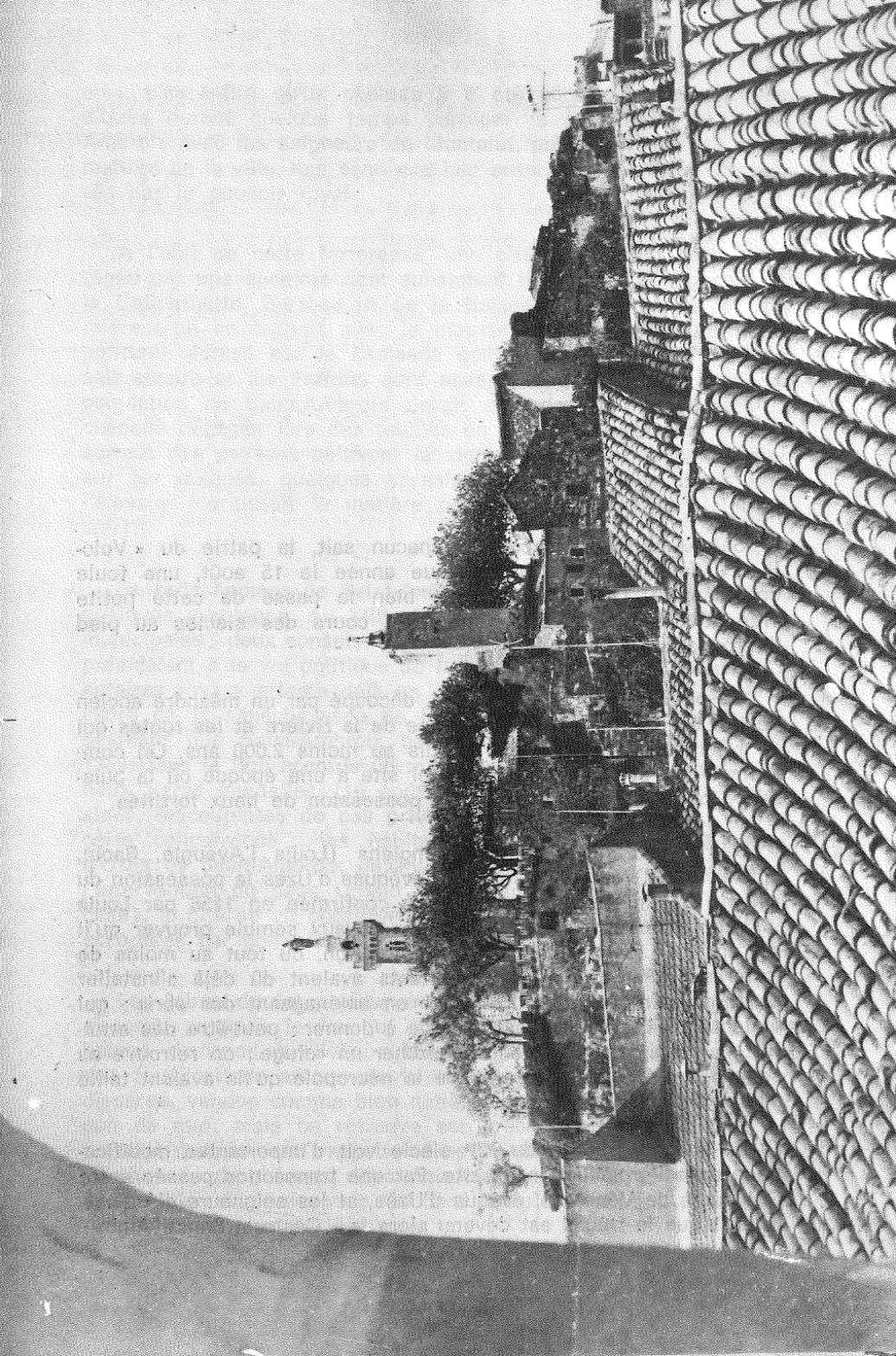
de

de

de

Illustration, page 135 :

Par dessus les toits de la ville basse, Le Dugas rappelle son noble passé...



Saint-Ambroix est, comme chacun sait, la patrie du « Volo-Biou » dont l'envol attire, chaque année le 15 août, une foule considérable. On connaît moins bien le passé de cette petite ville cévenole qui s'est étendue au cours des siècles au pied du rocher du Dugas.

Ce piton de calcaire urgonien, découpé par un méandre ancien de la Cèze, commande la traversée de la rivière et les routes qui se rejoignent à cet endroit depuis au moins 2.000 ans. On comprend l'intérêt stratégique d'un tel site à une époque où la puissance politique s'appuyait sur la possession de lieux fortifiés.

Dès le X^e siècle, les Carolingiens (Louis l'Aveugle, Raoul, puis Louis IV) reconnaissent aux évêques d'Uzès la possession du « Mons Sancti Ambrosii », qui sera confirmée en 1156 par Louis VII. Le terme utilisé dans les actes royaux semble prouver qu'il n'y ait eu à cette époque d'agglomération, ou tout au moins de forteresse. Par contre, des habitants avaient dû déjà s'installer dans les infractuosités du rocher en aménageant des abris : qui étaient-ils ? La réponse est difficile à donner : peut-être des ermites, ou bien des gens venus chercher un refuge ; on retrouve au sommet du Dugas les restes de la nécropole qu'ils avaient taillé pour ensevelir leurs morts.

La seconde moitié du XII^e siècle voit d'importantes modifications dans l'organisation du site. Par une transaction passée entre Guillaume de Vénéjean, évêque d'Uzès, et les seigneurs d'Anduze, on sait que le Dugas est devenu alors le « Castrum Sancti Ambro-

sii », c'est-à-dire qu'un château y a été construit. Les évêques d'Uzès durent quelque temps partager la seigneurie de Saint-Ambroix avec les seigneurs de Montalet, puis devinrent les seuls maîtres de la ville, non sans que leur autorité ne leur soit contestée par le pouvoir royal.

A l'abri de cette forteresse, une cité s'est alors bâtie, protégée par une enceinte dont subsistent les accès : les portes de la Catharinette, Bertone et de la Boissière. Le nom de la première a-t-il un rapport avec le mouvement religieux, culturel et politique écrasé par la Croisade contre les Albigeois ? Nul ne sait encore si les Parfaits sont apparus dans la région, mais la population de Saint-Ambroix devait entendre la messe dans la chapelle dégagée lors des fouilles de 1961. Les habitants étaient surtout des paysans cultivant la vigne, l'olivier et le châtaignier sur les collines, quelques céréales dans la vallée, tandis que l'élevage fournissait la matière première aux artisans (laine et cuir).

Le rattachement de Saint-Ambroix au domaine royal lui valut quelques avantages. Au XIII^e siècle, la ville reçut des franchises municipales : deux consuls, assistés d'au moins quatre conseillers, présidaient à la vie politique de la cité. La présence de plusieurs notaires royaux atteste déjà un certain rôle administratif dans le cadre de la sénéchaussée de Beaucaire. C'est surtout économiquement que Saint-Ambroix bénéficia de la tutelle royale : en 1363, Jean le Bon accorda un marché hebdomadaire (le mardi) et deux foires annuelles (16 août et 6 décembre). Les villes voisines, mécontentes de ces privilèges, tentèrent de lutter contre cette concurrence : les habitants d'Alès assignèrent l'évêque d'Uzès et Saint-Ambroix devant le Parlement de Paris. Grâce à l'intervention du pape Urbain V (ancien vicaire général du diocèse), la cité se vit confirmer par Charles V en 1365 les faveurs accordées par son père.

Les foires durent profiter à Saint-Ambroix, dont la population s'accrut, puisqu'à la fin du XIV^e siècle, la population des faubourgs demanda à l'évêque Martial l'autorisation de construire des fortifications autour de la ville : cette nouvelle enceinte a disparue, vendue comme bien national en 1806, à l'exception d'un pan de mur, mais on retrouve son tracé avec le boulevard du Portalet dont le nom rappelle la petite porte de la route d'Uzès. La chapelle du château, désormais trop petite, fut doublée par la construction d'une seconde nef dont l'emplacement a été retrouvé au pied de la tour de l'Horloge.

L'époque moderne et contemporaine a en partie détruit ce que les hommes du Moyen-Age avaient patiemment construit. En 1560, les habitants tous acquis à la Réforme détruisent l'église du Dugas. C'est surtout la politique de Richelieu qui est à l'origine de la défiguration du site : en 1629, Louis XIII, venu mater la révolte protestante des Cévennes, accorde sa grâce à Saint-Ambroix mais ordonne, dans le cadre de la Paix d'Alès, la démolition totale du château (place de sûreté des Huguenots depuis 1598) et le démantèlement des remparts. En 1687, la tour reçut la cloche refondue du temple protestant qui avait été rasé deux ans plus tôt. En 1867, la paroisse catholique fit construire la chapelle Notre-Dame-du-Dugas, édifice néo-romano-byzantin dans le goût douteux du XIX^e siècle.

Déserté par ses habitants, le Dugas est dans un triste état. Pourtant, il suscite à nouveau l'engouement des amoureux du passé : depuis 1961, des fouilles archéologiques ont permis d'intéressantes découvertes ; leur responsable, soucieux de protéger de telles richesses, a incité la commune de Saint-Ambroix à demander le classement de la vieille ville. Le 10 avril 1972, un arrêté ministériel a inscrit le Dugas (l'emplacement du château et la cité du XII^e siècle) à l'inventaire des Sites Historiques du Département du Gard.

Jean-Paul RODIER.